

L'avenir
a un
cœur
de tente

Lettre du
Supérieur
Général

28
octobre
2014

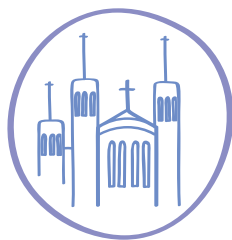
Chers maristes de Champagnat,

Dans le message en vidéo envoyé pour la fête du 6 juin dernier, j'annonçais trois ans de préparation pour célébrer le bicentenaire mariste; chacun d'eux est illustré par une icône qui ne nous rappelle pas seulement un événement historique mais aussi une dimension fondamentale de notre vie.



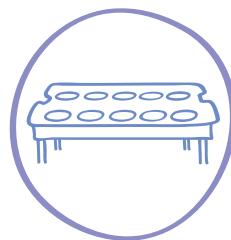
2014|2015

Montagne



2015|2016

Fourvière



2016|2017

La Valla

*Qu'une tente
vous suffise
comme refuge
contre les
orages,
et que Dieu
revienne
cheminant
comme un
vagabond dans
les rues,
pour chanter
avec vous,
les psaumes du
désert.*

Giovanni Vannucci

Je pense consacrer une lettre à chacun des trois thèmes retenus, à mesure que notre route avance vers 2017. La lettre que vous avez en mains offre une réflexion sur le thème global du bicentenaire: *Un nouveau commencement.*

200 ans de récits maristes

Au cours de ses deux cents ans d'existence, l'Institut mariste a vu comment les différentes générations se sont passé le relais, se racontant à l'oreille, de manière presque imperceptible, des histoires qui contenaient l'essentiel de leur vie et de leur mission. **À partir de l'humble maison de La Valla, les récits se sont propagés dans le monde entier,** racontés en mille langues différentes et dans les contextes les plus divers.

Dans le judaïsme, il existe un courant mystique appelé *hassidisme*, dont les membres se transmettent de l'un à l'autre des histoires sur leurs chefs, sur ce qu'ils ont vu et entendu comme témoins privilégiés. Selon eux, les termes employés pour décrire ces expériences sont plus que des mots; ils transmettent aux générations suivantes avec un tel réalisme ce qui est arrivé, que ces mêmes mots se transforment en événements. Par exemple, si un miracle est relaté, il acquiert une nouvelle puissance; la force qui avait agi en son temps, se propage à nouveau à travers les paroles vivantes et elle continue à agir même après beaucoup de générations.

Un rabbin, dont le grand-père avait été disciple de Baal Shem, fondateur de l'hassidisme, fut invité à raconter une histoire. Une histoire – dit-il – doit être racontée de manière à ce qu'elle soit une aide par elle-même. Et d'expliquer: Mon grand-père était boiteux. Une fois, on le pria de raconter une histoire relative à son maître, et il décrivit comment le saint homme Baal Shem avait l'habitude de sauter et de danser pendant qu'il priait. Mon grand-père se leva – poursuivit-il – et, transporté par ses propres paroles, il commença à sauter et à danser comme le faisait son maître. Et, à partir de cet instant, il fut guéri pour toujours de sa claudication. C'est ainsi qu'il faut raconter les histoires!

Jusqu'à
aujourd'hui,
chaque
génération
mariste a donné
le meilleur
d'elle-même
pour garder
allumée la
flamme du
charisme de
Champagnat ...
Leurs récits
et leurs vies
ardentes ont
été imités par
d'autres qui, à
leur tour, les
ont transmis à
la génération
suivante...

Jusqu'à aujourd'hui, chaque génération mariste a donné le meilleur d'elle-même pour garder allumée la flamme du charisme de Champagnat, donc pour l'Église et pour le monde. Ces générations nous ont légué un patrimoine fait de valeurs, d'esprit, de formes de vie, de tradition. Elles nous ont fait connaître une histoire, notre propre histoire, la relation des événements qu'elles ont vécus et qui les ont brûlés au cœur. Leurs récits et leurs vies ardentes ont été imités par d'autres qui, à leur tour, les ont transmis à la génération suivante...

Le récit hassidique qui suit en est un bel exemple.

Le rabbin de Rizhyn dit: un jour que le saint homme Baal Shem Tov voulait sauver la vie d'un enfant malade qu'il aimait beaucoup, il ordonna de fabriquer une chandelle de cire vierge, la porta dans la forêt, la plaça sur un arbre et l'alluma; il récita ensuite une longue prière. La chandelle brûla pendant toute la nuit. À l'aube, l'enfant était guéri.

Quand mon grand-père le Grand Maggid, disciple de Baal Shem, voulut obtenir une guérison semblable, il avait oublié la signification secrète des mots sur lesquels il devait se concentrer. Alors, il fit comme avait fait son maître, et il invoqua son nom. Et ses efforts connurent le succès.

Quand le rabbin Moshe Leib, disciple d'un disciple du Grand Maggid, voulut obtenir une autre guérison semblable, il dit: "Nous n'avons pas nous-même le pouvoir de faire ce qu'ils firent. Mais je vais raconter l'histoire et comment tout s'est déroulée, et Dieu nous viendra en aide". Et, à nouveau, ses efforts furent récompensés.

Nous aussi, nous pourrions parler de trois grandes générations, chacune correspondant à un siècle de notre histoire.

En pensant à l'histoire racontée par le rabbin Rizhyn à propos de trois générations distinctes, il me vient à l'esprit de faire un parallélisme avec l'Institut mariste; nous aussi, nous pourrions parler de trois grandes générations, chacune correspondant à un siècle de notre histoire.

Trois générations en recherche : l'Institut comme une tente

Aujourd'hui, à l'approche de la célébration du bicentenaire de notre fondation, nous disons que nous avons vécu des temps troublés et, pour quelques-uns, peut-être aussi des temps de bouleversements. Beaucoup aimeraient, qu'après tant de chemin parcouru, tout apparaisse bien plus clair et évident, au lieu de se sentir, une fois encore, en recherche tâtonnante pour savoir comment continuer à avancer.

En réfléchissant sur l'histoire de notre Institut, j'ai l'impression que, même si nous continuons à bien savoir quels sont les destinataires de notre mission (enfants et jeunes), notre manière d'agir comme aussi la structure de l'institution elle-même ont changé selon les circonstances. Cela a produit de l'inconfort chez ceux qui voulaient une sécurité et des définitions permanentes, mais cela nous a donné aussi agilité et souplesse pour continuer notre mission de la manière la plus adaptée aux moments de l'histoire.

Mgr. Tonino Bello, qui rêvait d'une Église du tablier, une image devenue très populaire parmi nous ces dernières années, rêvait aussi d'une Église comme tente:

Notre manière d'agir comme aussi la structure de l'institution elle-même ont changé selon les circonstances.

L'Église doit-elle ressembler à la pierre qui est immobile, ou à la tente qui change, que plie le marcheur, au lever du soleil, quand il se met en route pour affronter un nouveau voyage?... La tente aide à comprendre que l'Église est une institution précaire qui annonce le seul Jésus-Christ; elle ne se met pas au centre, ne propose pas un "ecclésio-centrisme" de la vision chrétienne mais bien le "Christo-centrisme". Jésus est au centre, et l'Église montre Jésus. L'Église est en marche, l'Église chemine avec l'humanité, l'Église ne devrait pas s'enraciner ni s'accrocher à la terre pour se stabiliser, comme l'huître sur le rocher. L'Église doit être mobile et sans doute la tente évoque mieux cette dimension itinérante de l'Église...



Première génération

En gardant l'image des trois générations, jetons un coup d'œil sur la première, celle des cent premières années.

Pendant une bonne partie de ce siècle, les frères essayèrent de trouver leur identité propre au sein de l'Église.

Peut-être que nous aurons une impression d'uniformité et de calme en contemplant cette période de notre histoire, mais la vérité est qu'elle fut assez agitée. Pendant une bonne partie de ce siècle, les frères essayèrent de trouver leur identité propre au sein de l'Église. Ainsi, nous voyons qu'un groupe apostolique va évoluer vers une association, pour devenir ensuite une congrégation; de fait, nous savons que les religieux à vœux simples, tels que les Frères, n'ont été reconnus par l'Église comme religieux qu'au début du XXème siècle. En outre, pendant une bonne partie de cette période initiale, il y eut des doutes sur la place que nous occupions dans la Société de Marie. Celle-ci hésitait: tantôt nous nous considérions comme membres de plein droit, tantôt nous nous voyions comme une congrégation totalement autonome.

Deuxième génération

Si les mots *fondation* et *structuration* peuvent servir pour qualifier la génération du premier siècle de notre histoire, *expansion*, *restructuration* et *refondation* sont ceux qui qualifient la seconde génération, celle du XX^{ème} siècle.

Ce siècle commence sous le signe de la sécularisation. Déjà en 1903, le gouvernement français impose une alternative à l'Institut: la dissolution ou l'exil. En ces circonstances, on retrouve une discussion semblable à celle des origines: Devons-nous être une congrégation religieuse pour l'enseignement ou une société apostolique aux contours plus ou moins définis?

Comme conséquence des lois de sécularisation en France, **le gouvernement de l'Institut décide d'envoyer un grand nombre de frères vers d'autres pays**, et cela entraîne une énorme expansion internationale de l'Institut. On introduit de nouvelles formes de gouvernement et de décentralisation, et l'on vit les premières tentatives d'adaptation à la réalité des nouveaux pays où l'Institut s'est établi.

Mais le mot *sécularisation*, employé au sens large, pourrait résumer en lui-même toute l'histoire du XX^{ème} siècle, car, presque partout, la congrégation est affrontée à une sécularisation et même à un sécularisme multiforme et permanent. La question de fond est celle de comment s'adapter à un monde en processus rapide de sécularisation sans perdre l'essentiel de notre esprit.

Cette question acquiert toute sa force dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, avec la célébration du Concile Vatican II. Notre identité au sein de l'Église est à nouveau mise en question, et cela est aggravé en raison du grand nombre de frères qui sortent de l'Institut. Le F. Basilio, Supérieur général, invite à une **conversion institutionnelle** (1971); après lui, d'autres Supérieurs généraux invitent à la *refondation* et à la *restructuration*. Ce qui est sûr, c'est qu'en peu de temps, l'Institut a connu des changements profonds, par fidélité à l'Église qui invitait à revenir aux sources et à *l'aggiornamento* ou rénovation.

Ce furent des années de destruction et de reconstruction, bien exprimées par notre maison de l'Hermitage, profondément rénovée pendant cette période.

Expansion, restructuration et refondation

Le F. Basilio, Supérieur général, invite à une conversion institutionnelle (1971); après lui, d'autres Supérieurs généraux invitent à la refondation et à la restructuration.

Troisième génération

Pourquoi donc être surpris de ce qu'on nous demande maintenant de recommencer à nouveau?

Au début du troisième centenaire nous parlons du désir d'un **nouveau commencement** pour l'Institut. Mais, n'avons-nous pas déjà vécu cela plusieurs fois au cours des deux siècles précédents, dans une recherche presque continue, en essayant de nous adapter aux besoins de chaque moment? Pourquoi donc être surpris de ce qu'on nous demande maintenant de recommencer à nouveau?

L'avenir a un cœur de tente, c'est le joli titre d'un des livres de Ermes Ronchi. Nous ne connaissons pas à fond le chemin où porter nos pas, mais nous nous réjouissons de cela et nous marchons encouragés par l'Esprit et par la promesse du Seigneur, en plantant et pliant notre *tente* autant de fois qu'il le faudra. À la manière de Marie, pèlerine de la foi, nous voulons nous installer dans le provisoire, dans le concret, et continuer à avancer ensemble avec d'autres, en discernant les appels de

l'Esprit. **Non seulement nous aimons imaginer l'Église comme une tente, mais nous acceptons aussi avec joie d'y habiter**, avec tout ce que cela signifie de provisoire, de temporel, d'adaptation, de vie sous les intempéries, mais aussi, d'accueil, de relation...

Les circonstances vécues par l'Église universelle pendant les 50 dernières années nous font pressentir que nous aussi, comme Institut, nous nous trouvons dans une période **de nouveau commencement**, d'une manière semblable à d'autres vécus auparavant. C'est ce que reconnaissait la Conférence générale de septembre 2013, avec comme slogan de convocation: *Réveiller l'aurore: prophètes et mystiques pour notre temps*. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle époque qui demande créativité, imagination, nouveauté. La première partie du slogan, *réveiller l'aurore*, indique une attitude active, d'engagement face aux grands défis que les derniers Chapitres généraux nous ont indiqués et qui pourraient être regroupés autour des mots *prophétie* et *mystique*. **Il s'agit d'aider l'aurore à naître, en y croyant**, comme aimait le répéter le F. Basilio Rueda, citant le poète français Rostand.

Non seulement
nous aimons
imaginer l'Église
comme une
tente, mais nous
acceptons aussi
avec joie d'y
habiter



*Sentinelle, à quand la fin de la nuit?
Dis-moi, à quand la fin de la nuit?
La sentinelle répond:
L'aube approche,
mais il fait encore nuit.
Si tu veux en savoir plus,
reviens plus tard.*

Is 21, 11-12

L'aube approche, et nous devinons déjà quelques signes du jour nouveau. Pendant la Conférence générale, les participants essayèrent d'identifier quelques-uns de ces signes de l'avenir. L'un d'eux qui, à mon avis marquera de manière fondamentale le nouveau centenaire, est **l'émergence du laïcat mariste**. Il s'agit d'un grand don de l'Esprit Saint que nous saurons, j'en suis sûr, accueillir avec amour.

Nous ne pouvons pas faire ce qu'ont fait nos ancêtres, et peut-être que nous ne devons pas le faire, mais nous relaterons l'histoire qui s'est passée, et Dieu nous aidera.

D'autre part, je crois que deux autres tendances très importantes concernant l'avenir seront **l'appel vers les périphéries** et le soin attentif de la **dimension mystique** de nos vies.

Comme j'ai dit précédemment, je vais développer ces éléments dans les trois lettres que j'écrirai en préparation au bicentenaire.

Pour revenir à l'histoire du rabbin Rizhyn, racontée auparavant, nous aussi, comme les gens de la troisième génération de ce récit, nous disons que *nous ne pouvons pas faire ce qu'ont fait nos ancêtres, et peut-être que nous ne devons pas le faire, mais nous relaterons l'histoire qui s'est passée, et Dieu nous aidera.*

Nous avons reçu avec respect le patrimoine de deux siècles d'histoire, et nous nous sentons appelés à l'enrichir par notre propre contribution, comme héritiers de Champagnat au XXI^{ème} siècle, confiants en la providence de Dieu et en Marie, *elle qui, depuis toujours, a tout fait parmi nous.*

Espérance versus optimisme : *Tantum aurora est*

Comment ressens-tu la célébration du bicentenaire mariste? Comment est-ce que tu te situes face aux défis que nous sommes appelés à affronter? Peut-être es-tu fatigué d'avoir eu à vivre déjà beaucoup de changements. Ou découragé parce que les choses ne sont pas allées comment nous l'avions prévu. Peut-être es-tu plein d'énergie, enthousiasmé d'être acteur d'une époque que tu regardes comme une époque de grâce et de bénédiction.

J'ai l'impression que, pour diverses raisons, un certain pessimisme existentiel s'est installé chez quelques-uns parmi nous; et cela ne nous aide sûrement pas du tout à vivre le moment présent dans la sérénité et la confiance.

Tout le monde connaît le caractère optimiste et joyeux du Pape Jean XXIII; plus d'une fois, il en remercie le Seigneur dans son *Journal de l'âme*. Question de tempérament, déclare-t-il lui-même, mais certain aussi que c'est une question de confiance en la providence amoureuse de Dieu. Sa convocation du Concile a été une proclamation de foi dans l'avenir, qui a rapidement gagné une bonne partie du Peuple de Dieu. Et cependant, il y a 52 ans, la situation de l'Église ou de la société offrait-elle davantage de raisons d'espérer que celles que nous avons aujourd'hui? Probablement que tout un chacun pouvait alors, comme il le pourrait aujourd'hui, trouver des motifs de découragement comme aussi d'espérance: **tout dépend sur quoi on fixe le regard!**

Gaudet Mater Ecclesia est un discours connu de Jean XXIII, discours prononcé lors de l'inauguration solennelle du Concile Vatican II, le 11 octobre 1962. Le texte fut entièrement rédigé par le pape, d'après Mgr. Loris Capovila, qui fut son secrétaire personnel et que le pape François vient de nommer cardinal. Il s'agit donc d'un discours qui reflète bien l'état d'âme du Pape Jean, les motivations qui le poussèrent à convoquer le concile, et les objectifs qu'il visait. En voici un fragment qui, aujourd'hui, nous semble pleinement actuel:

Comment ressens-tu la célébration du bicentenaire mariste? Comment est-ce que tu te situes face aux défis que nous sommes appelés à affronter?

Dans l'exercice quotidien de notre ministère pastoral, il arrive souvent que nos oreilles sont blessées par les voix de quelques personnes qui, malgré leur zèle ardent pour la religion, estiment les faits sans une objectivité suffisante et sans un jugement prudent. Dans les conditions actuelles de la société humaine elles ne sont capables de voir que destruction et catastrophes; elles disent que notre époque, comparée aux époques passées, n'a fait qu'aller vers le pire; elles en arrivent au point de se conduire comme si elles n'avaient rien appris de l'histoire, qui est maîtresse de vie, et comme si, lors des précédents Conciles, tout s'était déroulé heureusement par rapport à la doctrine, à la morale et à la juste liberté de l'Église.

Il nous semble juste de n'être pas d'accord avec de tels prophètes de malheurs, qui annoncent toujours le pire, comme si la fin du monde était imminente.

En ce moment présent de l'histoire, où l'humanité semble entrer dans un nouvel ordre de choses, **il faut voir surtout les plans mystérieux de la Divine Providence, qui se réalisent par moments successifs à travers l'action des hommes** – et souvent au-delà de leurs propres attentes – et qui avec sagesse font que tout, y compris les adversités humaines, concourent au bien de l'Église.

Je me souviens très bien que le 2 février 2013, pendant la célébration de la Journée de la Vie Consacrée dans la basilique de Saint Pierre, j'ai entendu à nouveau l'invitation à ne pas prêter l'oreille aux *prophètes de malheurs*, mais cette foi de la bouche du Pape Benoît qui, dix jours après, allait renoncer à sa charge. Il nous invitait, en effet, à ne pas faire cas des *prophètes de malheurs* qui annoncent la fin de la Vie Religieuse. Je fus impressionné par ses paroles qu'après seulement, j'ai pu interpréter comme un adieu.

Un peu plus tard fut élu le Pape François qui, comme nous le savons tous, représente une bouffée d'air frais dans l'Église et qui, de manière très simple, a communiqué l'espérance à des milliers de personnes, croyantes et non croyantes.

Je suis convaincu que nous avons des raisons d'espérer. Bien que dans notre impatience nous aimerions déjà jouir de la lumière et de la chaleur de midi, nous acceptons avec joie de pouvoir participer personnellement à ce moment historique de *mise au monde*. Ainsi l'exprimait le Pape Jean, de manière poétique, dans le discours déjà cité pour l'inauguration du Concile:

Le Concile commence, adolescence d'un jour radieux de lumière pour l'Église. **À peine est-ce l'aurore**, mais comme ils sont doux les premiers rayons du soleil naissant qui caressent notre cœur! L'air ici est saint, traversé de frissons de joie.

Je suis convaincu que nous avons des raisons d'espérer. Bien que dans notre impatience nous aimerions déjà jouir de la lumière et de la chaleur de midi, nous acceptons avec joie de pouvoir participer personnellement à ce moment historique de mise au monde.

Mgr. Loris Capovila le répète chaque fois qu'on l'invite à parler du Pape Jean: À peine est-ce l'aurore: *Tantum aurora est!*, dans son expression en latin, langue employée par le Pape à ce moment-là.

Tantum aurora est! Le jour attendu commence à peine. Il annonce le printemps de l'espérance, le saut en avant vers les prodigieuses conquêtes de la fraternité et de la solidarité, et aussi, cela va sans dire, le risque des embûches, des dangers et des échecs...

L'ayant appris du pape Jean, j'ose suggérer à tous de juger le passé avec respect et même avec reconnaissance; le présent avec patience et charité, et l'avenir avec confiance.

L'espérance ne signifie pas être sûr que quelque chose réussira, mais c'est avoir la certitude que quelque chose a un sens, peu importe son résultat

Il se pourrait que les données objectives de notre environnement laissent peu de place à l'optimisme. Il nous reste, malgré tout, l'espérance, *cette petite fille* dont parlait Péguy. Avec notre main dans la sienne, nous marchons parce que: *l'espérance, c'est certain, n'est pas la même chose que l'optimisme. L'espérance ne signifie pas être sûr que quelque chose réussira, mais c'est avoir la certitude que quelque chose a un sens, peu importe son résultat* (Vaclav Havel). En d'autres termes, nous ne travaillons pas pour que se réalisent nos attentes, mais nous travaillons parce que nous avons le sentiment que c'est ce que nous avons à faire maintenant, et cela nous remplit d'espérance, car nous savons que nous sommes dans les mains de Dieu.

Comme Marie, *humble tente du Verbe*, nous pouvons devenir des personnes d'espérance, ouvertes à la nouveauté de l'Esprit, qui est aux aguets, caché dans les plis de notre histoire. Nous pouvons devenir des *sentinelles du matin*, comme Jean-Paul II le recommandait aux jeunes.



**Sainte Marie,
humble tente du Verbe,
mue seulement
par le vent de l'Esprit.
Davide Maria Montagna**

Les deux enfants de l'espérance

Saint Augustin disait que **l'espérance a deux enfants précieux: l'indignation et le courage**. Indignation en voyant comment vont les choses, et courage pour ne pas permettre qu'elles continuent ainsi.

Nous nous indignons quand nous nous sentons impuissants devant l'injustice, la violence, l'abus de pouvoir, la marginalisation où vivent des millions d'enfants et de jeunes sans avenir... Mais nous savons bien que l'indignation ne suffit pas pour

**Le courage c'est
mettre le cœur
en premier, et
non les calculs
de l'esprit qui
raisonne ou les
peurs ancestrales.**

changer cette réalité que nous n'aimons pas. C'est pourquoi, Saint Augustin parle du deuxième enfant: le courage, mot qui vient du latin *cor*, cœur. Avoir du courage signifie avoir du cœur. La première preuve de courage est donc d'oser écouter son propre cœur et se rebiffer devant l'impuissance. Le courage c'est *mettre le cœur en premier*, et non les calculs de l'esprit qui raisonne ou les peurs ancestrales.

Marcellin Champagnat s'est indigné devant la situation du jeune Montagne et de tant d'autres comme lui, mais il a su transformer cette indignation en courage, presque immédiatement. En effet, il mit son cœur compatissant avant toutes ses peurs et fausses prudences, et grâce à cela nous, maristes, nous existons dans l'Église.

Don Luigi Ciotti, prêtre italien très engagé socialement et qui lutte contre les mafias, a été menacé à plusieurs reprises et publiquement. Il aime répéter:

"on meurt par excès de prudence. Il faut se risquer!"

Je suis sûr que notre fondateur serait bien d'accord avec cette affirmation courageuse.

Espérance, indignation, courage. Attitudes précieuses pour ce temps où nous avons le privilège de vivre. Oses-tu faire tiennes ces attitudes? Oses-tu te risquer, comme Champagnat, pour *un nouveau commencement*? Quels risques concrets te sens-tu appelé à prendre?

Bonne route de préparation du centenaire mariste. Dieu fasse que ces trois prochaines années soient pour toi et pour tous les maristes, un temps de grâce et de fidélité créative à l'Esprit de Dieu.

**Oses-tu
te risquer,
comme
Champagnat,
pour un nouveau
commencement?
Quels
risques
concrets te
sens-tu appelé à
prendre?**

Fraternellement

Lucien Tassin